

## LU POUR VOUS

### ***Le pouvoir ne se partage pas* - par Édouard BALLADUR (Fayard-2009)**

Édouard Balladur aurait du se méfier de la politique, lui qui, dit-il, n'a pas « une âme de militant » et beaucoup plus une vocation de Grand vizir. Et pourtant, il affronte la dure loi du combat politique, en 1993, quand il accepte la fonction de Premier ministre que refuse Jacques Chirac qui a « déjà donné ». Les coups vont pleuvoir sur le très policé et levantin Édouard Balladur qui ne se remettra jamais de son échec à la présidentielle de 1995.

Balladur, ministre d'État du deuxième Gouvernement Chirac de la première cohabitation (1986-88), entre à Matignon, en 1993, et, très vite, succombe au démon de l'ambition, habilement attisé par Mitterrand.

C'est l'histoire de cette cohabitation, voulue et défendue par l'auteur, qui raconte une manière de journée des dupes, longue de deux années, dont il sera la victime désignée. Appelé comme l'ombre portée de Chirac, Balladur se prend au jeu, se décerne des lauriers après des sondages favorables qui en font, écrit-il, « un candidat crédible ».

Juge et partie, Édouard Balladur ? Il provoquera, avec les meilleures intentions, de graves émeutes quand il présentera son projet de Contrat d'insertion professionnelle (CIP). La protestation sera violente chez les étudiants qui s'estimeront dévalorisés. L'inadéquation au marché des cycles longs d'études supérieures sera bien engagée et toujours pas résolue.

Balladur sera meilleur sur le plan économique : il résistera à la crise des changes qui fera sortir la livre du SME, préparera le passage à l'euro.

L'écriture est alerte, ramassée, classique. C'est mieux qu'un journal ; c'est un éphéméride traversé d'intéressantes notations, de portraits, de commentaires qui donnent au style Balladur des accents à la Saint-Simon.

Mais ce Premier ministre de droite, gaulliste de surcroît, à la tête d'une majorité écrasante, n'a finalement qu'un interlocuteur qui occupe massivement ses pages : Mitterrand, président sans majorité, la gauche étant réduite au cinquième des sièges. Mais il en faut plus pour abattre celui qui a résisté à un quart de siècle d'opposition et qui va enfermer Balladur dans un véritable supplice chinois.

Car ce qui domine chez Mitterrand, après le terrible échec de ses troupes, en 1993, suivi du suicide de Bérégovoy, c'est l'instinct de survie, soutenu par une rare habileté. Certes, Balladur s'en méfie quand Mitterrand lui déclare, lors de leur premier entretien, avant sa nomination : « Sans la politique, nous aurions pu être amis » et puis, « Je ne suis pas votre ennemi », enfin, « Vous me succéderez, j'en suis content ».

Anéanti par l'échec, Mitterrand ne choisit pas pour autant l'inertie. Il veut exister et il est un domaine où il défendra, bec et ongles, sa prérogative, les nominations. Tout Mitterrand est là : sa passion du pouvoir, son intime connaissance des faiblesses humaines. Il voudra nommer, après avoir allongé indûment la liste des nominations en Conseil des ministres, jusqu'à l'agonie quand, en 1994-95, il ne peut plus se lever, envoie promener les parapheurs que lui apporte l'huissier. Il sait que la nomination est une terrible

- 38 -  
machine de guerre qui transforme les adversaires en laquais et les amis en débiteurs viagers. Mitterrand nommera et négociera les nominations jusqu'à son dernier

souffle, et, mieux encore, décorera jusqu'à l'extrême limite de ses forces. Tous les lundis après-midi, même cérémonial à l'Élysée : dans la salle des fêtes, une ou plusieurs rangées de récipiendaires transis. Une tenture se lève, surgit le président, masque de cire, mine d'outre-tombe, regard de sphinx. Il observe cette longue rangée de bons Français, alignés comme à la parade, chacun attendant fébrilement son tour. Il arrive. D'un pas lent, avec des airs de monarque, à la fois distant et complice, il s'arrête devant chaque récipiendaire pétrifié, lui adresse un compliment, sans notes, lui donne l'accolade ou plutôt l'adoubement. En quatorze ans, record jamais battu sous la V<sup>ème</sup> République, ce régime qu'il avait tant vilipendé pour finalement rester, dans l'histoire, le président recordman de durée, Mitterrand aura décoré plus de 13.000 fidèles, sans parler de la cohorte des solliciteurs éconduits. Droite, gauche réunies, alternance ou pas, les moeurs de cour sont, en France, une réalité qui transcende les partis et les luttes pour le pouvoir. Mitterrand, à cet égard, reste un extraordinaire Florentin, élu à gauche pour gouverner à droite, mieux que toutes les droites réunies, « dissimulateur, jaloux, cynique », note Balladur, finalement envoûté et mystifié par un Mitterrand qui, depuis cette époque, emporte tous les suffrages de la droite, à tout le moins, de ses meneurs, toujours divisés par des querelles d'Atrides. Balladur s'incline devant son habileté et succombera à sa malice, alors que Chirac, élu, en 1995, par la grâce de Mitterrand qui s'est souvenu de 1981, lui tresse des couronnes dans ses *Mémoires*. Entre ces chefs d'une droite fratricide, il n'y a finalement que Mitterrand pour s'imposer et sceller la décadence des droites auxquelles Sarkozy tentera d'échapper.

***Mission impossible ? Comment la gauche peut battre Sarkozy, en 2012 - par Pierre MOSCOVICI-Ed. Le Cherche Midi (2009)***

Les titres avec un point d'interrogation ont presque toujours un penchant négatif. Mission impossible, en l'espèce, le dernier ouvrage de Pierre Moscovici, auteur politique fécond. On serait tenté d'ajouter, avec un rien de perfidie, au nom de l'éditeur, cherche midi... à quatorze heures.

« Mosco », comme on dit « Sarko », s'y emploie copieusement en quelque 300 pages d'une prose impeccable, dans un livre bien conduit, mais lassant, tant il reprend, ravaude, gourmande et conseille un PS à bout de souffle.

Tous ceux qui s'intéressent tant soit peu à la politique de ce nouveau siècle, ont en mémoire les chamailleries inusables et guéguerres fratricides d'un parti gagnant-gagnant, qui a perdu le Nord, avec la boussole.

Certes, il bouge encore, ce parti, dans des départements d'un autre âge et des régions maigrichonnes. Homme d'appareil et énarque distingué, Pierre Moscovici dit tout cela et même davantage, avec beaucoup de méthode et d'application. Il a souvent, du reste, le sens de la formule : le mentir-vrai de Sarko, pointé par l'arbitraire et l'échec ; l'archéologie d'un déclin, terme cruel pour un parti qui peut encore se réclamer de Jules Guesde, Jaurès, Blum et Mitterrand. On ajoute Jospin pour faire encore bonne mesure.

- 39 -

En bon élève de l'École Nationale d'Administration des bonnes années, l'auteur énumère, en trois points, les crises du socialisme français d'aujourd'hui : crise d'identité, de stratégie, enfin, de leadership. Du cousu main, bien vu et entendu, tout comme son propos sur l'Europe, une institution « qu'il connaît bien ». « Le monde d'après » ne nous apprend rien que nous ne sachions : les rengaines de la crise économique. Mosco s'appesantit

encore sur les grands défis jamais relevés : la croissance, la cohésion sociale, l'enseignement supérieur et la recherche, l'endettement public ; tout y passe, y compris « le risque nécessaire de primaires ouvertes ». Il en profite pour présenter un honnête plaidoyer *pro domo* : il se verrait bien candidat à la présidence de la République. Ouvrez le ban ! Les analyses détaillées et ennuyeuses, bien dans la tradition des énarques, relèvent aussi de la psychanalyse parisienne bon genre. On préfère retrouver, à la fin, le député du Doubs, seul de son espèce PS, président de surcroît de l'agglomération du Pays de Montbéliard, forte personnalité, obligée de se coltiner sur le terrain les gens de la base, qu'il regardait de haut à ses débuts et qu'il apprécie maintenant. Mosco aujourd'hui, grand commis de l'État et de la bourgeoisie parisienne ou bien ouvrier qualifié de « l'Enclave » Peugeot, à « Montbé » ?

Denis BONNOT

### ***La guerre ou la paix, demain ?* par Philippe MOREAU - DEFARGES (Armand Colin 2009)**

Philippe Moreau-Defarges, énarque atypique du Quai d'Orsay et précurseur de la fin des ambassades par sa préférence donnée à l'enseignement des Relations internationales plutôt qu'à la nomination dans « un beau poste », mérite la lecture. Après une *Géopolitique pour les nuls* (First-2008), il publie un recueil de *Questions décisives*, soit vingt-cinq chapitres qui sont autant de clés pour la compréhension du monde, en ce début de XXI<sup>ème</sup> siècle. Il y a là vingt-cinq réponses, dont certaines inattendues comme « les femmes et la paix », comme « les droits de l'homme », concession, sans doute, à l'esprit du temps.

Ces chapitres permettent une lecture cohérente de la planète du 3<sup>ème</sup> millénaire et justifient une légitime curiosité à l'égard des facteurs récurrents de guerre, en un temps de reflux de l'esprit de conquête territoriale ou idéologique. L'auteur recense « le grand Moyen-Orient », les États voyous, les zones périphériques. On devine que le danger le plus redoutable pour l'hémisphère nord, c'est moins la guerre traditionnelle que la crise économique, la dernière en date n'ayant pas épuisé ses effets.

Après avoir lu ces « 25 questions décisives », une 26<sup>ème</sup> revient, celle des fondamentaux de cette géo-stratégie mondiale qui relèvent toujours de l'esprit des nations : la Russie et ses populations allogènes du sud, l'Europe et « le ventre mou » des Balkans, les États-Unis et la sanctuarisation du continent nord-américain, la Chine et ses trois défis historiques : l'anarchie, la famine, la xénophobie. Certes, le monde du XXI<sup>ème</sup> siècle n'est plus celui du XX<sup>ème</sup> ravagé par les idéologies, ni celui du XIX<sup>ème</sup> et des nationalités, mais campent toujours en filigrane les nations et leur histoire, comme le démontrent encore la chute du Mur, la réunification allemande et le - 40 -

redéploiement à l'est de la stratégie politique, économique et diplomatique de l'Allemagne nouvelle.

Il y a, chez Philippe Moreau-Defarges, une manière de regard *wilsonien* sur le monde. Il n'en reste pas moins un analyste perspicace, précis et bien informé, un vrai pédagogue de la propédeutique des études de Droit public et des IEP.

### ***Crimes, calamités et justice dans le département du Doubs* par Annette VIAL (Ed.Cabedita-2009)**

Annette Vial qui a tenu des années durant la chronique judiciaire du journal *L'Est Républicain*, continue le même travail, avec cet ouvrage couvrant une bonne partie

du XIX<sup>ème</sup> siècle, avec le même goût du récit vivant et du détail ; on dirait qu'elle a assisté aux procès dont elle restitue scrupuleusement les interrogatoires, même si elle avoue des passages romancés.

Au vrai, elle a dépouillé minutieusement les enquêtes et comptes rendus d'audience puisés dans les archives départementales. Elle nous plonge, la tête la première, dans une société que nous connaissons un peu, grâce à Balzac et Zola, mais seulement *cum libro*. Grâce à elle, nous sommes au prétoire, avec le même décor de boiseries.

L'ouvrage s'ouvre avec éclat sur l'explosion formidable d'un pâté de maisons, à Battant, le 20 février 1813, qui fit une trentaine de morts. Les tenants et les aboutissants sont également époustoufflants. Le reporter ne se contente pas des faits. Il campe le décor, rappelle le contexte historique, les peines annexes, le marquage au fer rouge, le carcan et même le pilori qui disparaît, place Saint-Pierre, à Besançon, en 1849.

On revit avec la journaliste le blocus de la Ville, de janvier à mai 1814, par les Autrichiens, ainsi que l'organisation autoritaire de la défense, terre et maisons brûlées alentour par le général Marulaz. L'auteur s'intéresse, par ailleurs, aux douaniers et contrebandiers... de métier, à l'histoire des journaux (*la Trompette, l'Union franc-comtoise, l'Impartial*), au bagne, à la fausse monnaie venue de Suisse.

La chronique judiciaire, c'est encore la chèvre de Monsieur Labbé, les filles-mères, les bagarres de fêtards, les crimes sordides et les autres calamités de l'époque. Toutes les exécutions capitales se déroulent, au XIX<sup>ème</sup> siècle, selon un rituel barbare et cruel, sous la guillotine, dressée sur l'actuelle place des Jacobins de Besançon. Une seule exception, le 30 mars 1826, à Mont-de-Laval où fut exécutée Alexandrine-Julienne Mottet, épouse Boillon, qui avait tué, puis découpé son vieux mari, à la hache . ( Cf- *Crime et châtement* par Vincent PETIT Cabélita 2004 ) L'ouvrage renferme également des histoires drôles, communes ou banales, et des procès surprenants. À l'unanimité, l'auteur est acquitté. Une remarque, toutefois, au sujet de l'éditeur qui persiste et signe une mise en page qui date un peu.

Denis BONNOT

- 41 -

### **Pontarlier d'hier et d'aujourd'hui - par Joël GUIRAUD et Thierry PETIT (Presses du Belvédère - 2009)**

Ce *livre d'images* invite le lecteur à une promenade nostalgique dans le Pontarlier 1900, doublée d'une comparaison puisque les deux auteurs, Joël GUIRAUD, ancien conservateur du musée de Pontarlier et Thierry PETIT, photographe, présentent, de chaque site, deux photos, souvent cartes postales, de 1900 et d'aujourd'hui. La leçon de cette promenade dans le temps, c'est l'heureuse sauvegarde du Pontarlier d'autrefois qui a reporté le changement à sa périphérie pour mieux sauvegarder le centre. La Grande Rue, devenue, en 1947, Rue de la République, a perdu les voies du *tacot* vers Mouthe et Foncine, mais la perspective monumentale tracée par la Porte, l'Hôtel-de-Ville, le portail des Annonciades, reste. La caserne Marguet n'a pas été dotée d'une cour carrée, a même perdu sa porte de la route de Morteau et son canal, sans parler de ses derniers personnels en uniforme, deux brigades de douaniers, en 1840. Le quadrilatère historique délimité, dans le plus pur urbanisme napoléonien, habituel dans les chefs-lieux de département, témoigne pour l'avenir, avec sa gare, le collège, le tribunal et l'Hôtel des Postes. Ici, rien de changé, sauf le rond-point qui voit passer les

flux de circulation de la RN 57. Situation, sans doute, provisoire... Voilà une promenade sympathique dans un Pontarlier qui a échappé aux outrages d'une modernité incompétente et qui surtout n'a plus de secret pour Joël Guiraud dont on ne dira jamais assez, à l'intention de son successeur, Sarah Bétite, l'imagination et la culture.

***Oiseaux migrants, hôtes de nos hivers* - par Jean-Pierre JOST  
(Ed.Cabédita-2009)**

En un temps d'incantation rituelle à la biodiversité, menacée par le développement, cad par l'activité millénaire de l'homme, la transformation de la nature en richesse, voilà une fresque des oiseaux migrants qui intéressera tous les lecteurs, champions de l'apocalypse à venir, ou, tout simplement, amoureux de la faune ailée et d'abord de celle du Haut-Doubs.

On trouvera là un répertoire intéressant des cent-six espèces recensées par le biologiste, Jean-Pierre JOST. Le corbeau, le faucon, la grive, le merle, si familiers au promeneur du Haut-Doubs, n'auront plus de secret après lecture.

***Clandestins de la liberté* - par André BESSON (Presses du  
Belvédère-2009)**

André Besson est un exceptionnel Maître Jacques de l'historiographie locale, par ses talents de romancier, de narrateur, de biographe, de scénariste. Son dernier livre, *Clandestins de la liberté*, apporte une série de témoignages venus de gens simples, mais courageux qui n'ont pas hésité à se mettre au service de la Résistance et des Alliés pour faciliter le franchissement de la ligne de démarcation, imposée par l'Occupant, ou de la frontière franco-suisse. Ces témoignages ont quelquefois plus d'un demi-siècle quand André Besson s'en allait interroger les acteurs de l'époque, comme, à Grand-Combe-Châteleu, sur la frontière franco-suisse où il s'était entretenu avec Joseph Marguet, figure pittoresque du village, qui - 42 - résidait avec sa soeur, Denise, dans une ferme traditionnelle devenue musée d'Arts et Traditions dont-il s'improvisa *conservateur*.

André Besson le rappelle avec une plume simple, mais alerte, nourrie de témoignages dont les auteurs ont aujourd'hui disparu. L'historiographie est devenue Histoire.